



REVUE DE PRESSE

BARBER SHOP CHRONICLES

INUA ELLAMS**JUNIOR MTHOMBENI ET MICHAEL DE COCK****Production** Théâtre de Liège, DC&J Création**Coproduction**

KVS Koninklijke Vlaamse Schouwburg,
MC93 Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis,
Théâtre de Namur,
Théâtre Jean Vilar Louvain-la-Neuve,
Théâtre National de Strasbourg,
Le Volcan Scène nationale du Havre,
Bonlieu Scène nationale Annecy,
La Comédie de Valence CDN Drôme-Ardèche
TNDM - Teatro Nacional Dona Maria II Lisbon,
TNC - Teatre Nacional de Catalunya Barcelona,
Lliure Barcelona,
Piccolo Teatro di Milano teatro d'Europa,
Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

**CRÉATION
THÉÂTRE DE LIÈGE
21 SEPTEMBRE 2025**

Presse parue

LES INROCKS.COM, lundi 20 octobre 2025
« Barber Shop Chronicles » : une pièce à l'énergie folle
qui donne la parole à la masculinité noire

COUP D'ŒIL, lundi 20 octobre 2025
Barber Shop Chronicles : Contours de masculinités noires sous tension

SCENEWEB.FR, dimanche 19 octobre 2025
« Barber Shop Chronicles » en musique et en verve

RFI / DE VIVE(S) VOIX, jeudi 16 octobre 2025
Barber shop chronicles : une plongée dans les masculinités noires d'aujourd'hui

LE SOIR, jeudi 2 octobre 2025
« Barber Shop Chronicles »: des cheveux et des hommes

LE SOIR, samedi 20 septembre 2025
Le barbier de Matonge ou quand la fierté d'une communauté tient à un cheveu

LA LIBRE BELGIQUE, jeudi 18 septembre 2025
« J'essaie d'éviter de penser pour l'autre, j'essaie de penser pour moi »

RTBF, 19 septembre 2025
Théâtre de Liège : la pièce «Barber Shop Chronicles»
ouvre la saison avec force et dans la joie

QUATRE, 13 septembre 2025
Théâtre de Liège : «Barber Shop Chronicles»

“Barber Shop Chronicles” : une pièce à l’énergie folle qui donne la parole à la masculinité noire

par Jean-Marie Durand
 Publié le 17 octobre 2025 à 13h09
 Mis à jour le 20 octobre 2025 à 9h52



“Barber Shop Chronicles” Michael De Cock & Junior Mthombeni – Inua Ellams © Stef Stessel

Dans une adaptation de la pièce de Inua Ellams, “Barber Shop Chronicles”, Michael De Cock et Junior Mthombeni électrisent le plateau de la MC93, grâce à une troupe énergique de comédien·nes rassemblé·es chez le coiffeur. Où l’on tchatte, chante et danse en regardant un match du PSG.

Sur le continent africain, les *barber shops* occupent dans l’espace social un abri voué à la discussion ordinaire, à la confession amicale, à la divagation langagière, à la manière de ce que représentaient les cafés dans l’histoire européenne, comme l’a analysé Umberto Eco. Ces salons de barbier élargissent au fond une longue histoire des “salons” qui, au XVIII^e siècle, incarnaient déjà des lieux où pouvait se déployer une culture de la conversation. *Barber Shop Chronicles*, pièce écrite par Inua Ellams, dramaturge britannique né au Nigéria, honore ces espaces centraux à travers une litanie de personnages qui, les fréquentant un soir de match de la Ligue des Champions entre le PSG et le FC Barcelone, se parlent, s’invectivent, s’insultent, s’embrassent, échangent leurs visions du monde le temps d’une coupe, d’un rafraîchissement du cuir chevelu.

Adaptant la pièce, en déplaçant légèrement le contexte géographique pour l’ajuster à des villes francophones du continent africain (de Dakar à Abidjan, de Kinshasa à Yaoundé...), les deux metteurs en scène belges Michael De Cock et Junior Mthombeni prennent, sur le plateau de la MC93, le *barber shop* pour ce qu’il est : une scène en soi. Sur un grand plateau central et mobile, entouré de chaises et d’un vestiaire (les comédiens se changent souvent), les coiffeurs et les clients passent leur temps à bavasser, à commenter le match de foot, à regretter les dérives de leurs dirigeants politiques, à s’engueuler, à rire de blagues absurdes. Une sociabilité ordinaire, et masculine, se déploie en toute impunité. La présence d’une seule femme sur le plateau traduit par effet de contraste que la question de la masculinité forme un enjeu du spectacle, mêlé à un questionnement sur l’identité africaine, les traces toujours vives de la colonisation et le souvenir du grand Patrice Lumumba...

Un sens du rythme impeccable

Pour autant, la vitalité de la pièce, infra-politique plutôt que didactique et frontale dans son adresse, se place ailleurs, dans la vie même, évitant de faire de ses “sujets” le cœur exclusif de la parole. Elle procède avant tout d’un sens du rythme sidérant, de la cadence et de la pulsation incessante qui anime le spectacle de bout en bout sur une ligne qui tient autant du théâtre de boulevard (de coiffeur, en l’occurrence) que de la danse, de la fête que de la mélancolie.

Junior Mthombeni évoque la tradition de la *slam poetry* pour définir le cadre du spectacle qui doit sa puissance et sa joie contagieuse autant à la troupe de comédiens magnifiques qu’à la subtilité d’un texte qui, sous ses apparences anodines, raconte un certain état de la culture africaine contemporaine. Tous les comédiens – Priscilla Adade, Junior Akwety, BATGAME, Hippolyte Bohouo, Martin Chishimba, Yoli Fuller, Aristote Luyindula, José Mavà, Jovial Mbenga, Souleymane Sylla, Clyde Yeguete – sans oublier le magistral Salif Cissé – portent avec leur énergie et leur gaité le spectacle, devant lequel la salle de la MC93, pleine de jeunes hilares, réagit comme devant un concert ou une fête entre ami-es. De fait, on chante et on danse beaucoup sur scène, autant qu’on parle jusqu’à plus soif. Ces chroniques d’un soir de match honorent l’énergie des mots, des échanges comme condition d’une vie sociale accomplie, d’une fraternité qui s’incarne sensiblement sur le plateau, avec, au final, une femme au centre.

Barber Shop Chronicles, d’Inua Ellams, mis en scène par Michael De Cock et Junior Mthombeni, au MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny, dans le cadre du Festival d’Automne jusqu’au dimanche 19 octobre.



Barber Shop Chronicles : Contours de masculinités noires sous tension

Michael De Cock et Junior Mthombeni s'emparent de la pièce britannique à succès d'Inua Ellams. Une immersion jubilatoire chez les barbiers pour explorer les identités africaines et afro-descendantes.

Traduction de l'œuvre d'**Inua Ellams**, *Barber Shop Chronicles* fait lever les foules à la MC93, après une tournée belge. Co-production du National Theatre et du West Yorkshire Playhouse en 2017, la pièce qui parcourait les salons de Zimbabwe, du Ghana, du Nigeria, de l'Ouganda ou encore de l'Afrique du Sud est projetée dans un contexte francophone où les mêmes questions se présentent. **Devant l'engouement d'un public plus réactif que jamais, force est de constater que l'adaptation de cette docu-fiction singulière fait mouche.**

Introspectif

De Bruxelles, de Kinshasa, d'Abidjan ou de Dakar, rendez-vous de dernière minute, habitués de longue date et squatteurs de toujours prennent place devant le miroir. Des dizaines de fragments se juxtaposent, se répondent et se complètent pour esquisser un questionnement sur l'identité masculine africaine et afro-descendante.

Derrière les dictons, les vanes, les embrouilles, ce sont les dégâts de la colonisation qui se devinent. Les exactions des puissances occidentales apparaissent dans le négatif de ces tableaux vivants. Dans les diasporas, on déplore le déracinement, le sentiment de décalage et le racisme systémique qui jalonnent le quotidien. Au Cameroun, en Côte d'Ivoire, au Sénégal et au Congo, la spoliation par les Européens blancs reste une constante.

Chaque barbier fait face à un miroir brisé dans lequel l'identité se décline, morcelée, blessée, résiliente. Le salon y est à la fois un bar où le verbe haut peut dégénérer et un cabinet de psy où le traumatisme se glisse entre deux bons mots. C'est d'ailleurs en partant d'un flyer, qui proposait une formation d'aide psychologique aux coiffeurs et aux barbiers de Londres, qu'Inua Ellams a imaginé sa pièce.





Les identités noires en débat

Faut-il se réapproprier le « n-word », ce terme qui a aussi bien permis à des rappeurs américains de revendiquer la fierté d'être noir ? Faut-il au contraire boudier un mot qui cristallise à lui seul tout le passé esclavagiste, dont le fantôme s'invite jusque dans les mines de cobalt congolaises ? Faut-il quitter le pays pour la grisaille bruxelloise ? Faut-il pardonner la violence des pères, leur absence, leur silence ?

Dans ces récits fragmentés, l'émotion s'invite sans crier gare et avec elle, la politique qui vient couvrir le bourdonnement des tondeuses. Dans ces espaces communautaires où les langues se délient, l'entre-soi masculin reste une constante (où **Priscilla Adade** fait figure d'exception). Et ce boys club tend à reléguer les femmes et les « woubi » (dénomination péjorative pour désigner les personnes homosexuelles, bisexuelles et transgenres dans certains pays de l'Afrique de l'Ouest) à un en-dehors fantasmé. La dimension documentaire a effectivement le mérite de dépeindre les personnages dans toute leur complexité, qu'ils soient lâches, spirituels, généreux ou colériques.

Une caisse de résonance

Dans la mise en scène de **Michael De Cock** et **Junior Mthombeni**, c'est la porosité qui prime. Entre les espaces en intégrant un dressing à la scène et en faisant du public un espace de jeu ; entre les situations où un même match PSG-Barça sert de fil rouge ; porosité enfin entre les genres tant la musique, signée **BATGAME**, occupe une place prépondérante dans la pièce.

En faisant résonner ces voix dans un espace décroisonné, Michael De Cock et Junior Mthombeni fabriquent du commun, comme si le salon de barbier était moins un lieu physique qu'un espace-temps à part entière. Dans cette création lumière léchée signée **Stef Stessel**, *Barber Shop Chronicles* s'aventure sans mal dans des tableaux plus mystiques, comme pour laisser une caisse de résonance à ces scènes ordinaires.



Par l'acuité dans leurs observations, le rythme au cordeau et l'ingéniosité dans la mise en espace, Inua Ellams, Michael De Cock et Junior Mthombeni permettent au théâtre de (re)créer du lien social. Ils convoquent dans le rire des questionnements clés, des réflexions denses, des personnages complexes, et bouleversent d'un même geste de nombreuses idées préconçues.

« Barber Shop Chronicles » en musique et en verve



Photo Stef Stessel

Donnée à la MC93 de Bobigny, avant le Théâtre national de Strasbourg et la Comédie de Valence, la pièce *Barber Shop Chronicles* de Inua Ellams, mise en scène par Michael De Cock et Junior Mthombeni, fait du salon de coiffure un lieu où la vie et les récits se déploient en abondance, avec une énergie décoiffante.

Bien plus qu'un simple lieu où l'on vient se faire tailler la barbe, couper les cheveux et éventuellement soigner sa peau, **le barber shop se présente, dans *Barber Shop Chronicles*, comme l'endroit d'une expérience singulière et nécessaire pour la clientèle d'hommes africains et afrodescendants qui le fréquente.** En témoigne le premier tableau mettant en scène un jeune homme qui tambourine à la porte d'entrée d'une cahute de fortune encore fermée, au point de réveiller le barbier qui dort à même le sol. Il est six heures du matin à Dakar, au Sénégal. Sans pouvoir attendre, il réclame une coupe avant de se rendre à un entretien d'embauche pour devenir chauffeur. Une fois la chose expressément faite, l'adolescent, qu'on croit ingrat, file à grandes enjambées et sans payer, mais il réapparaîtra en fin de journée. C'est donc à l'aube que commence *Barber Shop Chronicles* pour se finir à la nuit tombée. En une seule longue journée, une foultitude d'individus passe la porte d'entrée de commerces situés à Bruxelles en Belgique, à Abidjan en Côte d'Ivoire, à Yaoundé au Cameroun, à Kinshasa en République du Congo, à Ouagadougou au Burkina Faso. Il y règne un esprit de franche camaraderie et de sociabilité spontanée. Le salon, c'est comme la grande place : les hommes y viennent pour se poser, s'ouvrir, écouter, parler, tenter de comprendre quelque chose d'eux-mêmes et du monde.

Unaniment célébrée lors de sa création en Angleterre, la pièce fait sa première française, transposée dans un contexte francophone. **Aussi bavarde qu'exaltée, elle enfile les mots et les idées, de simples anecdotes ou des réflexions plus profondes et écorchées.** C'est même avec une sacrée véhémence que sont abordés nombre de thèmes, comme la politique, l'éducation, l'absence ou la sévérité des pères, la culture et les traditions, le mouvement, le changement, l'amour, les femmes, les hommes, la religion, le racisme, tout cela dans l'intimité feutrée et décomplexée du salon du barbier. Né au Nigéria, son auteur, Inua Ellams, qui vit et travaille à Londres, est poète, dramaturge, scénariste, graphiste et designer, et signe un théâtre qui possède en effet l'art de croquer, dessiner, soigneusement son sujet. **Il parle du monde d'hier et de celui d'aujourd'hui, avec une efficacité et une lucidité pertinentes, un humour et un esprit caustiques.** Il relate des histoires qui appartiennent autant au domaine privé qu'à la sphère publique. Aux parcours personnels des uns et des autres s'ajoutent l'histoire collective, intergénérationnelle, le poids de son héritage, les incompréhensions et la contestation qu'elle génère. La révolte sociale et la lutte pour la liberté habitent de nombreuses figures peuplant les salons représentés. Le ton peut être blagueur, mais non dépourvu d'une certaine profondeur, et même de gravité, notamment lorsqu'interviennent les questions autour de l'identité et de la colonisation avec toute la violence qu'elles véhiculent.

Sous le mouvement d'un grand ventilateur surplombant, l'ambiance se veut survoltée, d'autant qu'elle est dopée par le match final de la Ligue des champions qui se présente comme un fil rouge de la représentation. Sur scène, un plateau tournant sert d'espace confessionnel et fait aussi office de piste de danse. **La mise en scène de Michael De Cock, artiste de théâtre et directeur artistique du KVS – scène néerlandaise de Bruxelles, et Junior Mthombeni, acteur et musicien, assume un côté volontiers désordonné, mais ne paraît pas confuse pour autant.** Le jeu des comédiens gagnerait à être davantage nuancé, mais il est généreux, explosif, euphorique, et l'énergie déployée est furieusement communicative pour célébrer la masculinité et l'Afrique dans leur pluralité.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Barber Shop Chronicles

Texte Inua Ellams

Mise en scène Michael De Cock, Junior Mthombeni

Avec Priscilla Adade, Junior Akwety, BATGAME, Hippolyte Bohouo, Martin Chishimba, Salif Cissé, Yoli Fuller, Aristote Luyindula, José Mavà, Jovial Mbenga, Souleymane Sylla, Clyde Yegute

Adaptation Junior Akwety, Omar Ba, Caroline Gonce

Traduction collective par les étudiants de Master 1 en traduction (Université de Liège) sous la direction de Valérie Bada (Centre Interdisciplinaire de Recherches en Traduction et en Interprétation)

Scénographie et lumière Stef Stessel

Costumes Marie Lovenberg

Producteur et musicien BATGAME

Collaboration artistique Caroline Gonce

Dramaturgie Gerardo Salinas

Assistant à la mise en scène Mehdy Khachachi

Conseils chorégraphiques Serge Aimé Coulibaly

Régie générale Baptiste Wattier

Régie lumière Antoine Fiori

Régie son Jaspar Kevin

Régie plateau Aristide Schmit

Habilleuse Anne-Sophie Vanhalle

Construction décors et réalisation costumes Ateliers du Théâtre de Liège

Production Théâtre de Liège ; DC&J Création

Coproduction KVS – Koninklijke Vlaamse Schouwburg, MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, Théâtre de Namur, Théâtre Jean Vilar – Louvain-la-Neuve, Théâtre National de Strasbourg, Le Volcan – Scène nationale du Havre, Bonlieu – Scène nationale Annecy, La Comédie de Valence – Centre dramatique national Drôme-Ardèche, TNDM – Teatro Nacional Dona Maria II à Lisbonne, TNC – Teatre Nacional de Catalunya à Barcelone, Lliure – Barcelone, Piccolo Teatro di Milano Teatro d'Europa, Les Théâtres de la Ville du Luxembourg

Soutien Club des Entreprises Partenaires du Théâtre de Liège

Avec l'aide du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge, Inver Tax Shelter

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

La pièce *Barber Shop Chronicles* est représentée par The Agency (London). *Chroniques du Barber Shop* de Inua Ellams est publié à L'Arche, dans une traduction de Valérie Bada (octobre 2025).

Durée : 2h20

MC93, Bobigny

du 15 au 19 octobre 2025

Théâtre national de Strasbourg

du 4 au 14 novembre

La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche

les 3 et 4 décembre



DE VIVE(S) VOIX

Barber shop chronicles : une plongée dans les masculinités noires d'aujourd'hui

Publié le : 16/10/2025 - 17:37



Écouter - 28:59



Partager



Ajouter à la file d'attente

De Bruxelles à Abidjan en passant par Yaoundé et Kinshasa : les spectateurs de Barber Shop Chronicles suivent les histoires de quelques habitués des salons de coiffure pour hommes...



Barber Shop Chronicles. © Stef Sessel

Qu'est-ce qui se raconte dans les salons de coiffure pour hommes ?

En deux heures vingt de spectacle, les metteurs en scène Michael de Cock et Junior Mthombeni adaptent la pièce de l'auteur et poète anglo-nigérian Inua Ellams.

Entre documentaire et fiction, la pièce nous plonge dans les questionnements qui traversent les masculinités noires d'aujourd'hui avec une douzaine de comédiens sur scène. Dans ces lieux très particuliers, on cause de tout, des femmes, de la politique, du foot et de sa famille.

“

Quand on arrive là-bas [chez le barbier] tu existes, tu as le droit d'être sans préjugés et automatiquement, le barbier se transforme en thérapeute. On partage tout.

Junior Akwety

”

L'adaptation de cette pièce anglophone a commencé, il y a un an et demi. Il y a eu tout d'abord une traduction puis une «transplantation» vers des pays francophones tout en gardant la même trame dramaturgique. On passe donc de Londres, de l'Angola ou du Ghana à Bruxelles, Kinshasa ou Dakar. On voyage dans le quotidien des gens, mais aussi dans les situations politiques des pays concernés...

“

Il y a beaucoup d'amusements, mais il y a aussi beaucoup de choses qui sont dites, des messages qui sont clairs qu'on arrive à passer.

Salif Cissé

”

Une pièce qui parle aussi des pères : les pères absents, les pères violents. *Un lien qu'on essaye de chercher, de retrouver avec nos cultures*, précise Junior Akwety.

On parle aussi beaucoup de société politique, mais aussi de l'histoire de la colonisation et de l'esclavage entre deux coupes de cheveux, mais on discute aussi des langues et de... foot !

Invités : Salif Cissé, un des comédiens de la pièce et Junior Akwety, comédien. Ce dernier a également participé à l'adaptation de la pièce.

Salif Cissé est un comédien né en 1992. Il grandit à La Courneuve, en banlieue parisienne. Il découvre le théâtre au lycée. Après un baccalauréat, il suit une formation au Conservatoire dont il sort diplômé en 2017, puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Il jouera avec ses camarades de promotion dans le film *À l'abordage*, sorti en 2020. Il enchaîne depuis les rôles au cinéma et au théâtre.

Junior Akwety est un chanteur, acteur, musicien de néo-rumba né au Congo.

Le **spectacle** Barber Shop Chronicles est à voir à la MC 93 du 15 au 19 octobre 2025, puis en tournée, en Italie, en Belgique, à Bruxelles et à Lisbonne au Portugal.

Programmation musicale :

L'artiste Steve Ibrahim avec le titre *Sur le mur du salon*.

«Barber Shop Chronicles»: des cheveux et des hommes

Créée au Théâtre de Liège, la pièce d'Inua Ellams arrive au Théâtre de Namur. On y voyage dans des salons de coiffure à travers l'Afrique et Bruxelles pour y entendre les rêves, les luttes, les élans de fierté comme les aveux de vulnérabilité des hommes afrodescendants.



Dans ces espaces protégés, propices à la confiance, où le coiffeur devient tantôt psy, tantôt sage, Inua Ellams a recueilli doutes, colères et confessions.

© STEF SSEL



Qui eût cru qu'une pièce qui prend pour point de départ un élément ultra-statique – le fauteuil de coiffeur – puisse avoir autant la bougeotte que ces « Barber Shop Chronicles » ? © STEF SSEL

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

On peut aller dans un salon de coiffure et en ressortir tout échevelé. C'est même ce qui nous est arrivé à la sortie de *Barber Shop Chronicles*, créées au Théâtre de Liège. La pièce d'Inua Ellams a beau manier la tondeuse et les ciseaux pendant plus de deux heures, la coupe finale n'a rien de carré mais tire plutôt vers l'effet ébouriffé, voire décoiffant.

A l'image de la musique tonitruante qui lance le spectacle, du défilé étourdissant de costumes chamarrés, des chorégraphies collectives et des incursions de coupé décalé, le spectacle érupte dans un feu d'artifice à la fois visuel, musical et narratif. Qui eût cru qu'une pièce qui prend pour point de départ un élément ultra-statique – le fauteuil de coiffeur – puisse avoir autant la bougeotte que ces *Barber Shop Chronicles* ? A l'origine, l'auteur britannique, d'origine nigériane, a passé six semaines en Afrique à sillonner les salons de coiffure masculins pour y enregistrer des heures de conversations. Dans ces espaces protégés, propices à la confiance, où le coiffeur devient tantôt psy, tantôt sage, Inua Ellams a recueilli doutes, colères, confessions et les a compilées dans une pièce qui est aujourd'hui adaptée dans une version francophone et mise en scène par Junior Mthombeni et Michael De Cock.

Entre fierté et vulnérabilité

Ponctuée par les rythmes afro-pop du claviériste BatGame et par la MC Priscilla Adade, qui annonce au micro les différentes étapes du voyage – Kinshasa, Ouagadougou, Douala, Dakar, Abidjan et Bruxelles –,

la pièce nous entraîne dans un tourbillon d'histoires toutes reliées par un seul et même événement: la finale de la Ligue des champions diffusée à la télé. On croise un jeune homme sans le sou qui doit absolument se faire une coupe «aérodynamique et soignée» pour espérer décrocher un boulot lors d'un entretien qui l'attend à l'autre bout de Dakar. On croise des patriarches à Bruxelles, perplexes sur l'éducation des enfants, tiraillés entre les valeurs traditionnelles et l'évolution de la société. Ici, on s'échauffe sur le wolof, qui se perd parmi les jeunes générations. Là, on fanfaronne sur ses conquêtes amoureuses et on se charrie sur le fait de fréquenter ou non des *toubabs* (des blanches).

A un rythme vertigineux, la pièce jongle avec les récits, les personnages, les thématiques. On y parle de racisme, de l'usage du mot *négro*, de colonisation, de migration, d'Alpha Blondy, de religion, de politique, mais aussi de chute de cheveux, de père absent, d'alcool. Si le propos nous a parfois semblé trop anecdotique et si certaines références datent un peu –le texte original a été publié en 2017, et cela se ressent–, la pièce dresse un panorama riche et ludique des cultures afro-descendantes. Jamais pontifiant mais, au contraire, décontracté et roboratif, le spectacle tend une oreille rare et salutaire aux rêves, aux luttes, aux élans de fierté comme aux aveux de vulnérabilité de toute une diaspora. En somme, ces *Barber Shop Chronicles* ne cherchent pas à lisser le réel ni à discipliner les récits: elles les laissent pousser dans tous les sens au risque du désordre. Elles font du salon de coiffure un miroir où se regarder autrement, entre mèches de rire et épis de vérité.

Du 8 au 10/10 au Théâtre de Namur.

Le barbier de Matonge ou quand la fie

Pour de nombreux hommes afrodescendants, le salon de coiffure est devenu un refuge, un endroit de confidences, d'appartenance, de réconfort. En marge de la création des « Barber Shop Chronicles » au Théâtre de Liège, nous avons écouté ce qui se tisse sous les tifs.

REPORTAGE

CATHERINE MAKEREEL

Oubliez le Barbier de Séville, place au Barbier de Matonge ! Si vous pensiez que le Figaro de Beaumarchais tenait la palme de l'effervescence théâtrale, c'est que vous n'êtes jamais rentré dans le salon Willy Benga, au cœur de la galerie Matonge, proche de la Porte de Namur. Dans le fauteuil de Tonton Schula et de son coéquipier, on taille les cheveux, certes, mais on façonne aussi l'identité, l'appartenance, le lien. Le barbier démêle plus que des nœuds, il démêle aussi les pensées, les émotions, les solitudes.

Au Royaume-Uni, l'auteur anglais Inua Ellams a même tressé une pièce autour de ces salons où chaque mèche a une histoire : *Barber Shop Chronicles*,

bientôt montée au Théâtre de Liège. A l'époque, c'est une amie épidémiologiste qui met le dramaturge sur cette piste : « Elle m'a parlé d'un projet de santé mentale destiné aux Noirs et qui visait à apprendre aux barbiers à repérer des signes de troubles de santé mentale pendant qu'ils coupaient les cheveux », a confié l'auteur d'origine nigériane dans une interview au *Guardian*. « C'était un moyen d'explorer ces problématiques dans un espace sûr, et les salons de coiffure, pour les hommes noirs britanniques, sont justement des lieux sacrés et protégés, où ils peuvent se détendre, échapper au racisme et parler librement sans craindre d'être arrêtés, interrogés ou expulsés par la police – ce qui est une expérience courante à l'extérieur. »

Inua Ellams s'est alors immergé dans des *barber shops* au Royaume-Uni mais

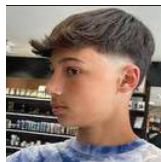
aussi dans des pays d'Afrique anglophone pour explorer les multiples formes de masculinités africaines. Créée avec succès à Londres, sa pièce traverse les continents, tout en restant dans l'espace clos du salon de coiffure, où l'on parle de politique, de famille, de migration, de l'héritage colonial, des rêves et des luttes quotidiennes. Désormais adaptée en français par Junior Akwety, Omar Ba, Caroline Gonce, et mise en scène par Junior Mthombeni et Michael De Cock, l'intrigue se déploie à travers six villes différentes (Kinshasa, Ouagadougou, Douala, Dakar, Abidjan et Bruxelles) et se déroule en une seule journée, ponctuée par un match de Ligue des Champions opposant le Barça au PSG, mais surtout par les destins de personnages liés par des liens familiaux, amicaux ou conflictuels. On y évoque l'Europe, les différences culturelles, la résistance nécessaire pour s'installer dans un pays où l'on n'est pas toujours bienvenu, mais aussi la vitalité et la résilience de la diaspora africaine.

Pour faire danser ciseaux, tondeuses, rasoirs et autres brosses à chatouiller les cous, douze comédiens, tous afrodescendants ont été choisis. Ils viennent de Belgique, d'Italie, de France ou du Portugal et doivent apprendre à manier les

instruments capillaires pour pouvoir faire illusion sur scène (ils se relaient pour jouer une trentaine de rôles, dont quelques barbiers). Ils sont donc là, avec nous, un matin de juin, dans le salon de coiffure de Matonge pour s'imprégner des codes, des mouvements, de l'atmosphère et des récits du salon Willy Benga. « Tu dois tenir la tête avec un seul doigt, peut-être deux, mais pas plus », lance le coiffeur à un comédien novice. Derrière lui, une centaine de petites photos détaillent toutes les coupes possibles.

Entre un coup net de tondeuse et quelques nuages de kératine envoyés sur les cheveux d'un client posé là, sur son fauteuil, lui tournant le dos, comme sur le divan d'un psy, Tonton Schula nous livre son quotidien : « Si un client paraît soucieux, on lui demande comment ça va. Beaucoup se confient à nous. On donne alors des conseils, à prendre ou à laisser. Si on se connaît bien, on peut parler de politique. On a des discussions sur le Congo, par exemple, parce que les médias n'en parlent pas beaucoup, mais si ça chauffe, alors, on arrête et on commence à parler de musique, des femmes, ou du foot. On parle beaucoup de foot. » Parfois, le coiffeur se transforme en médiateur familial : « Quand un père ar-

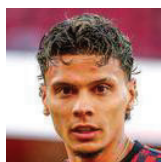
Les coupes tendance



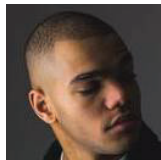
La coupe casquette, le classique chez les 12-15 ans. © DR



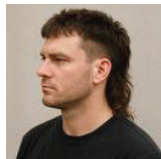
C'est le footballeur Jude Bellingham qui a popularisé le « taper ». © BELGA



La « Richard Rios » (comme le footballeur du même nom). © PHOTONUEWS



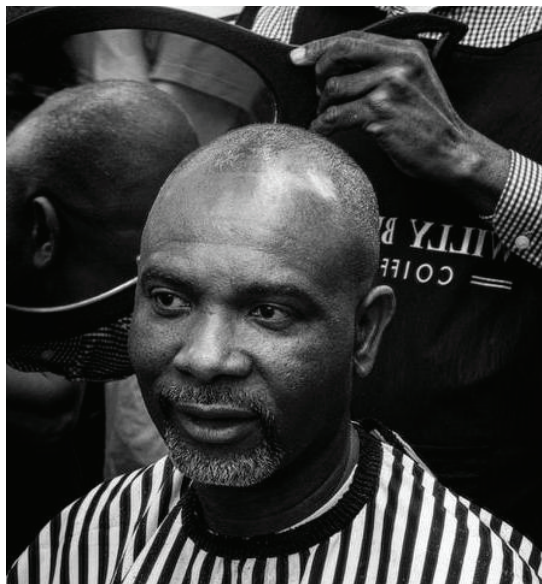
La « buzz cut », du nom du bruit de la tondeuse sur les cheveux. © SHUTTERSTOCK



Le dégradé espagnol, qui remet le mulet au goût du jour. © SHUTTERSTOCK



Le barbier démêle plus que des nœuds, il démêle aussi les pensées, les émotions, les solitudes. © STEF STESEL



Posé sur le fauteuil, dos au barbier, c'est comme sur le divan d'un psy. © STEF STESEL

styles Pressions sur les cheveux des garçons : la coupe est pleine !

C.M.A.

Hé gros, mate mon fade ! » – Stylé ! T'es parti sur le *mid taper* ?

– Ouais, frère, le rideau surfer, j'en pouvais plus. Et toi, t'en n'as pas marre de la coupe casquette ? Tu pourrais essayer la *french crop* pour changer ?

– En fait, j'kiffe grave la *buzz cut* mais, avec mes cheveux, c'est la misère !

– Sinon, sur TikTok, t'as des tutos et des stories pour faire une *hairline* qui a l'air tracée au laser...

– Bof... Moi, je veux juste une coupe qui dure plus de 48 heures sans ressembler à un épi de maïs !

Vous ne comprenez rien à ce dialogue (semi-fictionnel) ? C'est probablement que vous avez plus de 30 ans et que vous n'avez jamais fréquenté un de ces *barbers* (oui, chez les jeunes garçons, on ne dit plus « barbier », encore moins « coiffeur ») qui bourgeonnent désormais dans toutes les villes. Salons de coiffure d'un nouveau type (rasé ou échevelé), ces *barbers* s'adressent principalement aux garçons soucieux de se conformer à des modes – des diktats ? – capillaires imposées, entre autres, par les réseaux sociaux. Des jeunes sur les cheveux desquels pèsent désormais des injonctions tout aussi lourdes, voire plus fortes encore, que sur les filles. Aujourd'hui, avec

cinquante nuances de dégradés (des *fades* disent les plus branchés) et mille et un styles hypercodifiés (*taper*, *buzz cut*, dégradé espagnol, *textured crop*, mulet moderne), la coupe des garçons tient un peu du jeu vidéo où les plus aventureux montent progressivement de niveau. En guise de manette pour progresser dans ce jeu compétitif ? Toutes sortes de produits « texturants », comme la *styling powder* (qui donne du volume aux cheveux) ou encore les flacons d'eau salée.

Finis les temps où les ados allaient chez le coiffeur de leurs parents. Fini le temps aussi où, quand on avait 12 ans, on payait à peu près 12 euros pour une coupe qui, *in fine*, consistait généralement à simplement raccourcir la coiffure existante. Aujourd'hui, on va chez son propre *barber* et on paye en moyenne 25 euros. Chez Touns Treatment, à Braine l'Alleud, c'est même un peu plus cher – 30 euros – car vous y bénéficiez d'un service de 30 minutes par des *barbers* expérimentés. Les

réseaux et le bouche à oreille aidant, Touns est d'ailleurs devenu LE *barber* des jeunes entre 12 et 30 ans dans le Brabant wallon avec des salons à Waterloo, Nivelles et ailleurs. « Il y a deux ans, tous

les garçons de l'école secondaire de mes fils ont commencé à aller chez Touns parce qu'ils savaient y faire les coupes à la mode », nous confie une mère waterlootoise de deux ados.

« Le métier a bien changé »

De fait, ce jour-là, quand on pénètre chez Touns à Braine l'Alleud, on y croise une poignée de jeunes garçons, dont Spiros, 16 ans, des bigoudis nouvelle génération dans les cheveux pour faire une permanente sur le dessus de son crâne : « Après la permanente, je ferai un *low taper fade* (traduction : léger fondu sur les tempes, NDLR). Le *taper*, c'est pour que ça

fasse plus propre, et la permanente, c'est parce que j'avais envie de changer la forme et la texture de mes cheveux, leur

donner des ondulations », nous confie le jeune homme. « J'ai vu cette coupe sur Insta. Le *low taper fade*, tout le monde a ça. Je connais des gars qui vont chez le *barber* une fois par semaine. Moi j'y vais une fois par mois », avoue celui qui va déboursé plus de 50 euros pour sa seule permanente. « C'est une façon de prendre soin de soi. C'est un peu l'équivalent de se faire les cils ou les ongles pour les femmes. C'est pour se sentir bien, se sentir beau gosse. Les femmes aiment les hommes qui prennent soin d'eux », affirme celui qui n'a encore que quelques poils sous le menton.

Patron du Touns à Braine, JR nous confirme la *hype* qui porte le métier de *barber* depuis quelques années. « Quand j'étais jeune, j'allais chez le coiffeur avec mes parents. Je n'y allais pas pour un style ou une envie mais pour un besoin : avoir les cheveux plus courts. Aujourd'hui, ça a bien changé », analyse celui qui voit passer les modes capillaires, souvent instiguées par des footballeurs, comme Jude Bellingham ou, plus récemment, Richard Rios. « Chez nous, la coupe la plus demandée, c'est le *taper*. C'est la coupe classique qui va à tout le monde. Mais aussi la coupe casquette, qui reste un intemporel, mais plus pour les 12-15 ans. La mode, c'est de garder une certaine masse de cheveux. Avant, on faisait des coiffures structurées, avec

Arté d'une communauté tient à un cheveu

rive avec son fils, il nous demande de tout couper, pour que "ce soit propre". Mais le fils veut avoir des tresses, ou faire un "taper" parce que c'est à la mode. (Le "taper", popularisé par le footballeur Jude Bellingham, est un dégradé très court sur les côtés et à l'arrière, tandis que les cheveux du dessus restent volumineux, NDLR). Nous, on est au milieu et on essaie de temporiser, de dire au père que c'est une phase, que ça va passer. »

Au café, tu vas avec des amis, des collègues mais chez le barbier, c'est un moment avec toi-même, avec lui

Junior Akwety
Client du salon Willy Benga

”

Alors qu'en cette heure matinale, c'est encore très calme dans la galerie de Matonge, le salon Willy Benga bruisse de joyeux bavardages. « Plus encore que le café, le barbier est le lieu de réunion de

la communauté », nous confie Junior Akwety. « Je viens ici depuis 2002. Tonton Schula a été mon premier coiffeur quand je suis arrivé en Belgique. La première question qu'il me pose d'habitude, c'est : "Comment va ton papa ?" Quand ma mère est décédée, il m'a envoyé un message. Son fils me coiffe aussi. C'est comme une famille. Au café, tu vas avec des amis, des collègues mais chez le barbier, c'est un moment avec toi-même, avec lui. C'est comme un rituel. Certains y vont tous les vendredis. Moi, toutes les deux semaines. Même si c'est plus petit, plus intime, c'est comme une église avec un prêtre qui dit la messe, avec la communion. D'ailleurs, il a parfois du vin de palme. »

Etre, sans justifier ce qu'on est

Pour Junior Akwety, le salon de coiffure est un havre de paix, rassembleur de la communauté. « C'est un endroit où on peut être, sans expliquer, sans justifier ce qu'on est. Un lieu où on a une histoire commune. C'est par rapport aux autres qu'on doit donner une définition de ce que c'est, être un homme noir. Nous, on ne se pose pas cette question. Ici, on parle juste de ce qui nous concerne. On peut se titiller, blaguer, parfois pleurer. Et puis, une coupe, c'est un look, l'im-

pression d'être quelqu'un de nouveau. On sort et on se sent bien. »

Ce ne sont pas que des cheveux, ce n'est pas un objet, c'est une identité

Un comédien des « Barber Shop Chronicles »

”

En écho à la chanson *Don't touch my hair* de Solange Knowles (la sœur de Beyoncé), un comédien des *Barber Shop Chronicles* nous lance : « Un homme noir ou une femme noire ne se laissent pas toucher les cheveux par n'importe qui ! Ce ne sont pas que des cheveux, ce n'est pas un objet, c'est une identité. Si je vois un coiffeur qui va utiliser des ciseaux, je sais qu'il n'a pas l'habitude. Un coiffeur africain utilise plutôt la tondeuse. Quand on tourne des films, les coiffeuses ne savent généralement pas nous coiffer. Elles ne savent pas travailler avec la texture de nos cheveux, elles utilisent du gel et n'ont pas les bons

produits. Sur les plateaux, je me suis déjà fâché parce qu'une coiffeuse s'entraînait sur mes cheveux, ce qu'elle n'aurait pas fait sur un acteur blanc. On m'a aussi déjà demandé de ramener mon propre coiffeur ou mes propres instruments alors qu'il y avait plein de Noirs dans cette série. De la même façon, on estime qu'on n'a pas besoin de maquillage. Tu ne te sens pas considéré. Tu ne sens pas que tu fais partie d'une équipe. »

Des stéréotypes oppressants

Alors que les différentes générations se taquinaient joyeusement sur les coupes à la mode – *locks* pour les uns, *low fades* pour les autres – notre jeune comédien partage son vécu : « Quand j'étais petit, j'allais dans des salons maghrébins, mais ils ne coupent pas de la même façon. Le Maghreb, c'est l'Afrique et pourtant, ce n'est pas la même matière de cheveux. Ils n'ont pas les mêmes styles non plus. Ils font des dégradés très haut alors que nous, on fait des *fades* beaucoup plus bas. Et même à l'intérieur de l'Afrique, les coiffeurs congolais ne font pas les mêmes coupes que les coiffeurs nigériens. Les Espagnols, eux, vont faire des iroquoises. Or, les cheveux, ça raconte des choses. Quand j'avais des

locks, on pensait que je venais des Antilles, alors que je viens du Cameroun », poursuit le comédien Yoli Fuller.

Tous dans la troupe s'accordent aussi pour dire qu'il existe des stéréotypes sociaux associés à leur chevelure. « J'adore avoir des *locks* mais on me les a déjà refusées sur un tournage parce que mon personnage était flic. Avec les *locks*, il y a le cliché de quelque chose de sale, pas sérieux. En France, l'Assemblée nationale a d'ailleurs adopté, en mars 2024, une proposition de loi visant à intégrer la discrimination capillaire dans la liste des motifs discriminatoires. » Des enjeux qui concernent aussi, bien sûr, les femmes noires, qui subissent aussi durement cette pression, en plus de normes de beauté oppressantes. C'est dire si les *Barber Shop Chronicles* sont parfaitement dans « l'air » du temps, et s'annoncent comme une expérience décoiffante, d'autant qu'en marge du spectacle, vous pourrez vous faire couper les cheveux gratuitement au Théâtre de Liège, grâce à un salon éphémère, et que l'exposition du photographe Kelvin Konadu vous fera découvrir les portraits de barbiers locaux.

Barber Shop Chronicles du 21 au 27/9 au Théâtre de Liège. Du 8 au 10/10 au Théâtre de Namur.



Pour faire danser ciseaux, tondeuses, rasoirs et autres brosses, douze comédiens, tous afrodescendants ont été choisis. © STEF STESEL



Les comédiens s'imprègnent des codes, des mouvements, de l'atmosphère et des récits du salon Willy Benga. © STEF STESEL

l'écrivain Inua Ellams, de « Doctor Who » au Théâtre de Liège

des plaquages et du gel sur le côté, par exemple. C'était plus carré. Aujourd'hui, c'est plus déstructuré : on recherche quelque chose de plus décoiffé, avec plus de texture. »

Aller chez le « barber », c'est une façon de prendre soin de soi. C'est pour se sentir bien, se sentir beau gosse

Spiros
16 ans, client du salon Touns

”

Avant, le barbier s'occupait surtout de la barbe. Aujourd'hui, le *barber* traite surtout les cheveux. « C'est un métier qu'on n'apprend pas vraiment dans les écoles de coiffure, où on apprend la coupe aux ciseaux mais pas tellement les dégradés, le *taper*, la *hairline* », affirme JR, qui a d'ailleurs créé sa propre académie de formation à ce métier revisité et adapté à des jeunes garçons de plus en plus coquets. Et « créatifs ». Pardon ? On ne fait plus ce genre de jeux de mots capillaires sur les devantures ? Encore un truc de « boom hair », quoi !



Vous finissez par rechercher des environnements où les gens vous ressemblent et vous écoutent sans vous juger en fonction de votre couleur de peau

Inua Ellams
Dramaturge

”

C.M.A.

Comme dans *Doctor Who*, célèbre série britannique dont il fut, en mai dernier, le premier homme noir à co-écrire l'un des scénarios, Inua Ellams, voyage dans le temps et l'espace. Pour ce faire, son vaisseau magique n'est pas un Tardis – cette improbable cabine téléphonique des années 60 – mais un bon vieux stylo avec lequel le poète et dramaturge anglais écrit des récits qui, comme le Tardis, ouvrent sur des univers sans frontières. Pour composer *The Barber Shop Chronicles* notamment, l'écrivain a navigué entre l'Europe et l'Afrique, de Lagos à Accra en passant par Londres pour aller à la rencontre d'hommes dans des salons de coiffure. De ces près de 60 heures de conversations enregistrées, l'auteur d'origine nigériane a fait une pièce d'1h45, jouée à guichets fermés au National Theatre en 2017 et 2018.

Nouveau bond dans le temps et l'espace puisque ses *Barber Shop Chronicles* sont aujourd'hui adaptées en français pour les scènes belges. Et même si l'on voyage cette fois à Kinshasa, Ouagadougou ou Bruxelles, le constat est le même : « Les endroits où les hommes se rassemblent sont souvent des lieux d'agressivité, que ce soit dans un stade, à la salle de sport, un circuit automobile ou un bar », observe l'auteur dans une inter-

view donnée au Théâtre de Liège. « Et quand les hommes noirs sont dans ce genre d'endroit, il arrive qu'ils soient sujets à des attaques racistes, comme les footballeurs à qui on jette encore aujourd'hui des bananes. Mais si tu es un homme noir dans un salon de coiffure pour personnes noires, ces choses-là n'arrivent pas : tu es accepté parce que tu ressembles aux autres, tu ressembles à ton père, à ton oncle, à ton frère. On ne te juge pas. Voilà pourquoi ce sont des endroits sûrs. »

Ecouter sans juger

Inua Ellams avoue avoir puisé dans son vécu pour composer ce projet : « Parfois, je parle de la pauvreté dans la communauté nigériane, je parle souvent de la culpabilité du survivant, parce que j'habite maintenant au Royaume-Uni. Je ne suis plus avec eux là-bas, et je m'en sors mieux ici. Si je raconte ces choses-là à quelqu'un qui n'a pas eu cette expérience, il ne va peut-être pas comprendre ce que je dis. Il ne va pas pouvoir me donner des conseils, il ne va même pas savoir

comment m'écouter, mais si je parle à quelqu'un qui vient de mon monde, alors tout est plus simple. »

Le dramaturge s'insurge notamment contre les systèmes de soins de santé : « Je remarque que beaucoup de professionnels de la santé – médecins, psychiatres – ne parlent jamais de nous, de notre culture... Et donc ils ne savent pas comment nous prodiguer des conseils. C'est au-delà de leur zone de confort, mais aussi au-delà de leur expérience. (...) Pendant le confinement, on a appris que des médecins aux Etats-Unis – aujourd'hui ! – apprennent dans les manuels que les personnes noires ont une tolérance à la douleur plus élevée que les personnes blanches ! (...) Voilà ce qui est enseigné encore aujourd'hui aux médecins (...) Comment pourrais-je leur faire confiance pour débâler mes sentiments ? C'est pour cela que vous finissez par rechercher des environnements où les gens vous ressemblent et vous écoutent sans vous juger en fonction de votre couleur de peau. »

“J’essaie d’éviter de penser pour l’autre, j’essaie de penser pour moi”

Scènes Dans cette adaptation de la pièce “Barber Shop Chronicles”, pas question de décortiquer les clichés sur les Noirs : le public doit se débrouiller avec ses propres préjugés. En ouverture de la saison du Théâtre de Liège.

Reportage Aurore Vaucelle

Mon père n’a jamais demandé pardon – Oui, mais là, il essaie de le faire! Toi aussi, maintenant, écoute... Ou, alors, si tu veux, je peux commencer par te faire une coupe...” Souleymane Sylla, (Sénégal, 1991) a l’air comme possédé: on le découvre, serviette au cou, chez le barbier mais, à ce qu’on voit, les conversations qui s’y tiennent sont tout sauf légères.

Nous venons assister, ce jour-là, aux répétitions de *Barber Shop Chronicles*, la pièce du Britannique d’origine nigériane Inua Ellams, qui a rencontré un succès immense en 2022, à Londres. Dans cette pièce de 14 scènes où l’on passe d’un continent à l’autre, c’est chez les barbiers de Matonge, Yaoundé, Dakar, Ouagadougou, Kinshasa et Abidjan qu’on atterrit. Précisément le jour d’une finale de Ligue des champions, qui capte l’attention de millions de personnes, et donne l’occasion d’un zoom sur les Afriques, continent et diaspora.

Traduite et adaptée à l’initiative du Théâtre de Liège, jouée en ouverture de saison liégeoise, la pièce d’Ellams impressionne par son casting. Sur le plateau, douze personnes noires: onze hommes, une femme. Chacun d’entre eux entrera dans la peau de plusieurs personnages, trente en tout, qui se croisent et se toisent, dans ces espaces entre l’intime et le social que sont les *barber shops* africains.

Nous arrivons durant une scène de transition qui mêle une musique pénétrante à la danse de protagonistes fantasmatiques. “Nous sommes vers la fin de la pièce, donc les

choses se déréalisent un peu”, nous glisse à l’oreille Caroline Gonce, chargée des projets artistiques pour le Théâtre de Liège. La scène tire à sa fin, quand Junior Mthombeni (Malines, 1972), monte sur scène et entre dans la danse lui aussi. C’est avec lui – cometteur en scène de la pièce avec Michael De Cock – et le comédien Souleymane Sylla qu’on cherche à en savoir plus sur ce qu’on a vu là, et qui nous a fait grand effet.

Un casting de comédiens noirs et afro-descendants pour mettre en vie le récit d’un auteur noir. Il y avait une urgence d’adapter et de proposer cette pièce en 2025?

Junior Mthombeni: Il est important, sur scène, de donner un visage à l’Autre, de montrer ses sentiments. Il est également important d’avoir une distribution diversifiée au théâtre, car il y a encore beaucoup d’histoires, entre guillemets, “blanches”. Maintenant, nous pouvons jouer notre propre Tchekhov sur scène, le regarder et créer notre propre histoire. Cette pièce me ramène aussi à mon père, venu ici en tant que réfugié politique et qui n’a pas eu la possibilité de s’exprimer, de partager ses histoires. À mon sens, je raconte aussi l’histoire de ce père travers l’histoire d’Inua Ellams (*auteur de la pièce originelle, Barber Shop Chronicles, NdR*).

Il est finalement très rare qu’il y ait autant d’hommes noirs sur une scène de théâtre en Europe.

J.M.: Ça n’arrive jamais.

Souleymane Sylla: Jamais! C’est surtout ça qui est extraordinaire avec cette pièce! On a toujours mis en boîte une certaine idée de l’homme noir. Tout à coup, sur scène, découvrir autant de physiques différents d’hommes noirs, autant d’histoires, venant de pays différents... Ça change tout de pouvoir montrer au public – qui est très souvent blanc – cette diversité d’individus. Vous savez, la chose qui nous réunit le plus souvent, c’est le regard que l’Autre pose sur nous! Parce que, sinon, en vrai, on est des individus différenciés (*sourires*).

Le public aurait une image monolithique de l’homme noir? C’est très interpellant...

Souleymane Sylla: Cette vision monolithique est historiquement placée, je veux dire qu’elle n’est pas volontaire non plus. Quand on regarde, dans la société, tout ce qui est étranger, tout ce qui est autre que soi, on en a toujours une vision monobloc. Surtout, quand cela concerne les populations minoritaires! Dans les discours médiatiques ou politiques, dans la culture même, on propose une seule et même projection, de l’homme maghrébin ou de l’homme noir. Même, moi, en tant qu’homme noir, on dirait que je n’ai droit qu’à deux histoires: soit je viens de banlieue et j’ai mal tourné, soit je viens d’Afrique et je parle mal la langue. C’est comme si on n’avait le choix qu’entre deux clichés. Cette pièce parle précisément de niveaux de réalité distincts, des rapports complexes entre les personnes.

J.M.: C’est pourquoi il est intéressant d’avoir des points de vue différents, comme ceux d’Inua ou d’autres écrivains ou réalisateurs noirs, afin de mieux comprendre les facettes multiples de notre identité. Ne pas s’arrêter au dua-



Au “Barber Shop”, se mêlent intime et social. Intergénérationnel et interactions. Terrain de jeu idéal pour étudier les relations humaines.



Les comédiens du "Barber Shop" dans un salon de barbier de Matonge, à Bruxelles.

lisme colonisateur/colonisé, sinon le même sentiment, toujours, persiste. Une pièce comme celle-ci peut changer les mentalités.

Quelles sont, pour vous, les principales difficultés à monter un tel spectacle ?

J.M.: Je n'ai jamais réfléchi aux difficultés.. Nous faisons, et c'est bien comme ça. Car, si nous dansons et que, tout à coup, nous nous demandons ce que transmettons quand nous dansons, on commence à réfléchir, à se demander ce que vous voyez, vous, en nous; puis nous commençons à changer les choses. Et, ça, c'est un jeu dangereux... Parce que nous aimons danser, nous aimons certains aliments, nous aimons... le poulet! Tous ces clichés, comment travailler avec? J'adore jouer des percussions, mais qu'est-ce que cela signifie quand je les mets sur scène? En revendiquant la scène, en multipliant ce type de représentations, vous ne vous en souciez plus de tout ça: vous êtes qui vous êtes, vous faites ce que vous faites, et c'est ça qui est puissant.

Ça veut dire qu'on n'a pas besoin de prendre en considération les limites de son public en termes de savoir, ou bien encore les clichés qu'il aurait en tête pour jouer ou pour écrire? On joue et c'est tout!

S.S.: Si je dois répondre pour moi personnellement, je suis arrivé à un point de ma vie où, justement, j'essaie d'éviter de penser pour l'autre, j'essaie de penser pour moi. On est à un moment de la réalité de ce monde dans lequel, si on continue à vouloir se placer dans la perception de l'autre, on finit toujours par être déçu. Au-delà du regard blanc qui sera là, parce que les gens du public le sont, il y aura autre chose: la diversité. Ce n'est pas l'histoire d'un Noir, ou des Noirs, c'est une histoire d'êtres humains blessés. C'est une histoire qui se demande comment vivre ensemble.

J.M.: Ce que tu dis, Soleymane, c'est très beau. J'aime beaucoup ce que vous dites, vous, les jeunes générations. Les plus âgés, nous sommes nombreux à avoir eu un esprit combatif. Les jeunes, cherchent, eux, à avoir une place et raconter leur histoire.

"Parce que nous aimons danser, nous aimons certains aliments, nous aimons... le poulet! Tous ces clichés, comment travailler avec?"

Junior Mthombeni

Metteur en scène
de "Barber Shop Chronicles"

Extrait

Baptiste: "Moussa est linguiste. Il a passé neuf ans au Mexique à écrire un dictionnaire wolof-espagnol."

Mamadou: "Pourquoi faire?"

Moussa: "Pour que les descendants des esclaves ne soient pas obligés de recourir au français pour comprendre leurs ancêtres en Afrique. D'après vous, pourquoi dit-on que le wolof est en train de changer?"

► Scène 4. Barber Shop Chronicles, Inua Ellams, traduction en français par l'Université de Liège, éditée par L'Arche.

S.S.: On peut dire et faire tout ça parce que vous vous êtes battus pour nous! Nous vous avons vu vous battre, nous voyons que vous êtes épuisés. Et nous pensons que cet épuisement est dû au fait que vous devez perpétuellement vivre sous le regard des autres. Nous testons donc une autre approche. Nous essayons de nous dire: "D'accord, ils ne m'aiment pas, OK. Mais, pas grave, j'ai déjà des amis"... Je pense qu'avec la colonisation, l'esclavage, nous sommes toujours debout. D'où vient cette force, nous ne le savons pas. Mais nous nous levons et nous agissons, nous vivons.

On aurait été tenté de vous demander si vous aviez adapté cette pièce pour casser les clichés, mais...

S.S.: Justement, on ne monte pas cette pièce pour détruire les clichés. Gardez vos clichés. On est juste nous. C'est fini d'essayer d'être civilisés. Nous avons essayé, ça n'a pas marché, maintenant, nous devons juste être nous-mêmes.

J.M.: Donc, plus d'explication.

S.S.: Si vous regardez le groupe, ce ne sont pas seulement des hommes noirs, c'est l'humanité. Tous ensemble, nous nous demandons comment rendre ce propos beau, ludique. C'est la seule question qui nous anime. Et autant vous dire que c'est plus facile à faire, que de s'expliquer.

Cette pièce, justement, permet de s'extraire de la pensée unique?

S.S.: On n'est pas là pour donner une leçon. Ce qu'on essaie de dire, c'est: vos *usual suspects* habituels, en fait, c'est une multiplicité d'identités, c'est bien plus large que ce que vous croyez!

J.M.: Le fait est que nous avons beaucoup appris sur votre histoire. Et vous n'avez pas beaucoup appris sur la nôtre, c'est ça la différence...

→ "Barber Shop Chronicles" (2h30), du 21 au 27 septembre au Théâtre royal de Liège, du 8 au 10 octobre à Namur. Le spectacle sera présenté au KVS la saison suivante. Infos: <https://theatredeliège.be>

Théâtre de Liège : la pièce "Barber Shop Chronicles" ouvre la saison avec force et dans la joie

19 sept. 2025

"Barber Shop Chronicles", c'est la pièce qui ouvre la nouvelle saison du Théâtre de Liège. Une immersion puissante et réjouissante dans l'univers particulier de six barber shops, dans six villes différentes en Afrique et en Belgique, lors d'une journée de finale de Ligues des Champions. Cette pièce d'Inua Ellams, l'un des grands auteurs de la jeune génération anglaise, a déjà fait un tabac à Londres. Elle fait ici l'objet de sa première adaptation francophone avec une distribution exclusivement afrodescendante. Un grand moment de théâtre.

Par [Bénédicte Alié](#)

A Dakar, Abidjan, Yaoundé, Ouagadougou mais aussi à Kinshasa et dans le quartier Matonge à Bruxelles, bien plus qu'un simple salon de coiffure, le Barber Shop est, pour de nombreux Africains, un endroit de rassemblement où l'on refait le monde mais aussi un lieu propice aux confidences. Les Barber Shops c'est d'abord une affaire d'hommes. Sur scène, on découvre 11 comédiens et, dans cette adaptation francophone, une seule comédienne, Priscilla Adade. *"Aujourd'hui on est en 2025, je pense que c'est très compliqué de faire une pièce uniquement avec des hommes. Ce n'est pas juste pour respecter une sorte de quota mais c'était très important que je puisse accompagner ce récit. Donc je suis vraiment là comme une aura féminine autour de ce récit très masculin."*

Un militantisme joyeux

D'un barber shop à l'autre, dans un rythme soutenu, les discussions animées évoquent les filles, le foot, mais aussi les différences culturelles, l'indépendance ou encore la colonisation et tout cela, dans la joie. Avec Junior Mthombeni, Michael De Cock signe l'adaptation et la mise en scène. *"Cette pièce est à la fois militante, à la fois divertissante, à la fois une comédie et à la fois une tragédie. Cette pièce, quand elle parle du Congo c'est d'une grande violence et d'une force ! Mais oui, c'est militant mais c'est aussi une fête."*

La musique qui guérit

Pas de fête sans musique. Celle-ci est omniprésente dans cette pièce. C'est ça aussi l'Afrique. *"C'est dans notre culture. On voit par exemple avec les Afro-Américains, à quel point la musique, le blues notamment, a vraiment aidé à dépasser les challenges du quotidien pendant la ségrégation raciale. Et oui, la musique ça guérit !" ponctue Priscilla Adade.*

"Barber Shop Chronicles" est une coproduction entre le Théâtre de Liège et le [KVS](#) de Bruxelles. [La pièce est à découvrir du 21 au 27 septembre.](#)

<https://www.rtb.be/article/theatre-de-liege-la-piece-barber-shop-chronicles-ouvre-la-saison-avec-force-et-dans-la-joie-11603234>

Théâtre de Liège : "Barber Shop Chronicles"

par Françoise Bonivert

Publié le 13 Septembre 2025

Pour la première fois, un spectacle avec une distribution exclusivement afro-descendante est présenté sur une scène de la Fédération Wallonie Bruxelles. Cette coproduction entre le Théâtre de Liège et le KVS est une véritable prise de position.

"Barber Shop Chronicles" est une pièce signée par le poète et dramaturge nigérian Inua Ellams, l'un des grands auteurs de la jeune génération anglaise, associé au National Theatre de Londres et au Barbican Centre. Cette pièce est née d'un travail d'observation mené dans différents salons de coiffure pour hommes de Londres, mais aussi Lagos, Accra, ou Johannesburg. La pièce a été adaptée à l'univers francophone et se déroule désormais à Kinshasa, Ouagadougou, Douala, Dakar, Abidjan et Bruxelles.

L'échoppe du barbier, le salon de coiffure, représente pour les hommes africains et afrodescendants un lieu où se retrouver, un espace de confiance, où l'on peut parler de la famille, du mariage, des amours, de la politique, de la migration, de l'héritage colonial, de ses rêves et de ses espoirs.

A travers tout cela, la pièce nous renvoie aussi une image saisissante de l'Europe, des différences culturelles, de la force et de la résilience de la diaspora africaine. D'un salon à l'autre, la pièce se déroule en une seule journée, ponctuée par un match de Ligue des Champions opposant le Barça au PSG. Entre relations conflictuelles et liens amicaux, le destin d'une trentaine de personnages s'entrecroisent.

Dans une mise en scène de Junior Mthombeni et Michael De Cock c'est à voir au Théâtre de Liège du 21 au 27 septembre avant une tournée européenne.

Par

Françoise Bonivert

<https://www.qu4tre.be/culture/theatre-de-liege-barber-shop-chronicles/2010378>



THÉÂTRE
DE LIÈGE